

pour les Islandais , car ne pouvant se défaire de ceux qu'ils ne consomment pas , ils sont obligés de les laisser se gâter.

« Je partis le 28 pour les sources sulfureuses de Kreisevig , à une journée de route de Reikiavik. Au bout de neuf milles , j'arrivai à la maison de M. Sivertsen à Havnfiord où la grande coulée de lave de Gardehraun forme une falaise du côté de la mer ; le long de ses bords , des masses énormes de lave sont dispersées de manière qu'au premier coup-d'œil , un étranger regarderait comme à peu près impossible de les franchir. Dans d'autres endroits , nous fûmes obligés de faire de grands détours pour éviter des cavités , en cône renversé , qui ressemblaient beaucoup à des cratères de volcans éteints depuis long-temps.

« Havnfiord ne renferme que trois maisons de marchands avec leurs magasins , et quelque huttes de paysans , éparses sur les petits espaces couverts d'herbes , qui se rencontrent sur la coulée de laves. Il n'est pas aisé de les en distinguer ; de petits morceaux de cette roche composaient les murs des cabanes , dont les toits en gazon ne diffèrent des pelouses , que par leur verdure plus belle. On nettoye dans cet endroit une grande quantité de poisson , pour la consommation de l'île et pour l'exportation.

« Malgré la pluie qui tombait à torrent depuis

la veille au soir , et qui m'avait obligé d'accepter un asile chez M. Sivertsen , je continuai mon voyage avec mes compagnons. Le 27 , je suivis le contour du Havnfiord , et je traversai pendant près de huit milles un pays désert et peu intéressant. Enfin , je rencontrai la grande coulée de lave de Hvassa-Hraun , dont la surface raboteuse nous força de ralentir le pas de nos chevaux. Je m'approchai assez près de l'extrémité occidentale du Helgafel , chaîne de montagnes qui , malgré son élévation peu considérable , était couverte de neige sur plusieurs points de ses flancs nus. L'ayant laissée à notre gauche , nous avons passé entre plusieurs montagnes isolées , entrant quelquefois dans des vallées abondamment tapissées de trichostomum blanchâtre et tellement entourées , de toutes parts , de collines de lave noire et poreuse , qu'il sembla , pendant quelque temps , que nous ne pourrions pas avancer. La benoîte des ruisseaux fleurissait ici comme dans les climats plus tempérés , et l'orchis mâle non moins commun , était paré de fleurs purpurines et de fleurs blanches. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que des lagopèdes qui couraient à quelques pas de nous , en grandes troupes , sans montrer la moindre crainte.

« Le terrain devenait de plus en plus inégal et raboteux , et bientôt nous aperçûmes des montagnes noires et extrêmement scabreuses , que nous

devions traverser. Après avoir fait reposer nos chevaux au pied de ces hauteurs, nous entreprîmes la montée; quoique escarpée, elle ne fut pas d'abord difficile; enfin nous parvînmes sur les bords d'une vaste cavité en forme d'entonnoir, ses côtés, disposés en pente très-régulière, étaient composés de morceaux de rochers; de l'herbe et de la mousse croissaient au fond. Nous descendîmes quelques pas dans cette cavité, que l'on désigne par le nom significatif de Chaudron, puis, tournant à gauche, nous suivîmes un sentier si étroit, que nos chevaux n'avaient que la place strictement nécessaire pour mettre un pied devant l'autre, à cause de l'escarpement de la montée d'un côté, et de la roideur de la descente de l'autre.

« La singularité des objets qui nous entouraient dans cette route, nous intéressait vivement; mais la pluie qui ne cessait pas de tomber, le froid excessif de ces régions élevées, le choc de la grêle qu'un vent d'est très-fort poussait contre notre visage, nous faisaient désirer de voyager un peu plus à l'abri dans les vallées. Toutefois, en arrivant à la partie la plus élevée de la montagne, la vue de Kreisevig nous fit oublier tous les désagrémens que nous éprouvions. Il est vrai que l'état variable de l'atmosphère restreignait la perspective, cependant les bouffées de vent dispersaient de temps en temps les nuages.

Nous pûmes donc apercevoir au-dessous de nous, dans un vaste marais verdoyant, quatre lacs bordés de rives rocailleuses, et sur différens points des flancs de la montagne où nous étions, de grosses colonnes de fumée s'élançant au-dessus de sources chaudes.

« Nos fatigues, en descendant vers le marais, ne furent guère moindres que celles que nous avons éprouvées en gravissant sur le côté opposé. Parvenus au pied de la montagne, un tableau tout différent s'est offert à nos yeux en regardant les hauteurs. La chaîne que nous venions de franchir était excessivement noire, raboteuse, et dans ses parties supérieures offrait des déchirures de la forme la plus bizarre. Des colonnes de vapeurs s'élevaient sur plusieurs points de leurs flancs, depuis le pied jusqu'à la cime; il sortait aussi des ouvertures qui leur donnaient naissance, une substance terreuse dont la couleur était principalement blanche, et qui, entraînée par les courans d'eau, décrivait le long des pentes, des lignes de teintes diverses, ou formait des plaques dans les endroits creux.

« Notre guide ne connaissant pas assez le pays pour nous indiquer ce qu'il y avait de curieux, nous avons jugé qu'il valait mieux en aller chercher un parmi les habitans d'une hutte solitaire, située à trois milles plus loin; cependant nous ne

pûmes résister à la tentation de descendre de cheval pour examiner une des sources sulfureuses situées sur notre route. Elle était dans une vallée, au pied du précipice que nous avons traversé avec précaution, en marchant sur des tas de terre mêlée de soufre. Indépendamment d'une eau blanche et trouble que lançait la fontaine à la hauteur de trois pieds par une ouverture assez large, une pâte boueuse sortait de plusieurs autres orifices à des distances diverses; toutes ces cavités vomissaient de grands nuages de vapeurs, qui, jointes aux exhalaisons sulfureuses que le vent chassait de différents côtés, nous obligeaient souvent de changer de place; en faisant un de ces mouvemens, je tombai jusqu'aux genoux dans une masse de terre sulfureuse, à demi liquide et bouillante; je m'y serais probablement enfoncé à une grande profondeur, si je ne m'étais pas à l'instant jeté tout de mon long par terre; mes mains étant ainsi appuyées sur un sol plus solide, je pus me tirer hors du trou et faire cesser les inquiétudes de mes compagnons. Comme mes jambes étaient très-bien garnies, je n'éprouvai d'autre effet de mon accident, qu'une sensation plus incommode que pénible, qui ne dura pas long-temps; après avoir été bien gratté pour enlever la substance blanche qui s'était attachée à mes vêtemens, nous avons poursuivi notre marche.

Au milieu d'un vaste marais, nous avons passé devant un lac bordé de rives escarpées et rocailleuses, et dont les eaux nous ont surpris autant par leur limpidité extraordinaire que par leur teinte foncée d'aigue-marine. Le temps était couvert; rien, sur les rives du lac, ne pouvait, par la réflexion, donner cette teinte aux eaux. Les étangs nombreux et peu profonds, répandus dans le marais, n'en avaient pas de si limpides, elles étaient fortement imprégnées de sulfate de fer. Après une heure de marche dans ce marais où nos chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambe, au milieu de touffes de bouleau nain, nous sommes arrivés au hameau de Kreisevig; les habitans nous firent entrer dans l'église qui était encombrée de toutes sortes de vêtemens sales, de selles, etc. C'est l'usage des Islandais quand ils reçoivent la visite de personnes de considération de les mener à l'église si elle est dans leur voisinage, parce que les étrangers y sont plus à leur aise.

Un de nos hôtes nous servit de guide. Il nous mena d'abord à deux milles du hameau, à un monticule dont la surface était criblée de trous, d'où sortaient des sources d'eau bouillante et boueuse. Nous vîmes ensuite à une certaine distance, sur le flanc de la montagne, une fontaine considérable de la même nature. La terre devenait de plus en plus molle à mesure que nous en appro-

chions, de sorte que par prudence nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'aspect de la surface est souvent bien trompeur; lorsqu'on la croit la plus ferme, elle couvre seulement une masse liquide et bouillante d'argile sulfureuse. Sur notre chemin, nous avons passé devant un grand nombre de plus petites. Le danger croissait d'autant plus que nous avançons, et nous ne pûmes nous placer aussi près de cette source que nous l'aurions désiré. Un rebord haut de deux pieds, composé d'une argile d'un noir foncé, formait un cercle autour de la source; l'eau était quelquefois tranquille autour de l'orifice et s'y enfonçait de deux pieds. Par intervalles, elle vomissait avec grand bruit un fluide trouble et noirâtre à la hauteur de sept pieds. Des nuages de vapeur fortement imprégnés d'exhalaisons sulfureuses, sortaient constamment de l'ouverture, ils augmentaient pendant l'éruption de l'eau. Vue d'un peu plus bas, cette source et tout ce qui l'entourait produisaient l'effet le plus extraordinaire, par le contraste de la couleur sombre des bords du bassin avec la croûte jaune de soufre cristallisé qui s'étendait à une grande distance, couvrant un monticule d'argile s'élevant en pente douce. Le mugissement qui accompagnait les éruptions du fluide épais et noirâtre qui sortait du cratère placé au centre de cette masse tremblante et les colonnes

de vapeurs qui tantôt s'élevaient perpendiculairement, tantôt étaient rabattues par les courans d'air que vomissaient les fréquentes crevasses du voisinage, offraient un tableau d'un genre affreux; et dont le fond était formé par les flancs sombres et raboteux de la montagne. Quelques lichens et quelques mousses étaient les seuls végétaux qui pouvaient croître sur ces masses arides, dont ils variaient peu la surface uniforme, car on ne les apercevait pas à une grande distance.

« Mon compagnon de voyage avait entrepris cette course dans l'espoir de trouver à ces sources une quantité de soufre suffisante pour en faire l'objet d'une spéculation commerciale, qui lui aurait été non moins avantageuse qu'aux Islandais. Les obstacles que la nature du terrain oppose au transport de cette substance à Reikiavik, quoique Kreisevig n'en soit pas très-éloigné, le forcèrent, à son grand chagrin, de renoncer à son projet. D'ailleurs la faiblesse de la population aurait rendu la recherche du minéral trop dispendieuse. Nous reprîmes donc le chemin de Reikiavik où nous arrivâmes le lendemain.

« Je me remis en route le 29 pour Borgafjord. Mes chevaux de bagage étaient partis à l'avance; je les rejoignis au bout de trois heures. Croyant pouvoir me passer de guide dans un pays que

j'avais parcouru deux fois, je pris les devans avec Jacob. A peine j'avais perdu mon monde de vue, que nous eûmes sujet de nous repentir de notre précipitation; nous étions tellement entourés de fondrières, que nous ne savions de quel côté nous tourner. En poussant mon cheval à travers le marécage, il tomba avec moi, et j'eus beaucoup de peine à le tirer de sa situation désagréable. Jacob, en faisant un circuit, vint à moi sans accident; nos tentes furent dressées le soir dans une petite plaine verdoyante au pied du Skular-Fiæll, sur les bords d'un torrent rapide. Le vent soufflait avec violence, il détacha une partie des tentes, il fut impossible de les remettre en ordre; le temps était très-froid, nous passâmes une triste nuit. Le lendemain, après avoir traversé la rivière, nous franchîmes le Skular-Fiæll. En approchant de la cime, nous fûmes obligés de descendre de cheval, à cause du grand nombre de cailloux sur lesquels il fallait marcher. Il est impossible, à moins de l'avoir éprouvé, de se faire une idée de la fatigue que l'on endure en gravissant sur une montagne pareille; partout où nous posions le pied, nous mettions en mouvement une quantité de fragmens de rochers qui, en roulant, nous faisaient perdre autant de terrain que nous en avions gagné; il fallut nous aider des mains; les pierres tranchantes les abimaient; de

grandes masses de neige couvraient les flancs d'une crête sur laquelle nous fûmes entièrement exposés à la force du vent; son souffle glacial nous gelait; nous fûmes contraints de nous asseoir pour ne pas être renversés.

« De cette hauteur, nous contemplions le pays étendu à nos pieds comme une carte. Au nord, s'élevaient des montagnes âpres, dont plusieurs l'emportaient en hauteur sur celle où nous étions; la plupart étaient revêtues de couches épaisses de neige. Au nord-ouest, la Serœ-Fel-Yokul s'élançait du bord de la mer à une hauteur de sept mille pieds au moins. Nous en étions éloignés de soixante-dix milles. Pour la première fois je pus contempler, dégagé de nuages, cet immense rocher qui ressemblait à un cône de neige solide. Le vaste Faxaflodur était borné au sud par le Guldbringer-Syssel, langue de terre étroite et hérissée de montagnes de formes hardies et singulières, qui s'élevaient du milieu de nombreux lits de laves. On voyait distinctement Reikiavik et son port, parsemé de navires à l'ancre et de nombreux îlots. Au sud, l'œil se promenait sur un vaste marais rocailleux au-delà duquel le Helgafel terminait l'horizon.

« Nous avions à peine eu le temps d'admirer ce tableau magnifique, lorsque, levant les yeux en l'air, nous aperçûmes un nuage épais qui

s'approchait de nous ; roulant du haut du Skula-Fiæll. Il était accompagné de bouffées de vent plus fortes que celles qui avaient précédé ; il m'enveloppa bientôt d'un brouillard si épais , que nous ne pouvions nous apercevoir les uns les autres à quelques pieds de distance. Cependant nous avons continué à monter à l'aide de la boussole , et quand la brume s'est dissipée , nous avons reconnu que nous avions peu varié de la direction véritable. Plus nous approchions de la cime , plus la montagne était escarpée , et plus la crête que nous suivions se rétrécissait ; le pic qui terminait le mont était si aigu , qu'il y aurait eu à peine assez de place pour s'y tenir debout par un temps calme ; je fus donc très-heureux de pouvoir y parvenir en m'aidant des genoux et des mains ; ensuite m'étendant sur la pente , je pus considérer son flanc escarpé tourné au nord , et contempler sans danger le mouvement rapide des nuages qui s'avançaient vers le point où j'étais , en passant pardessus la vallée qui sépare le Skula-Fiæll des autres montagnes ; infiniment plus haut que toutes celles qui l'entourent immédiatement , il attirait plus fortement les nuages que la violence du vent dispersait promptement en les faisant rouler sur son flanc méridional.

« Dans les endroits dégagés de neige , croissaient des saules nains et de petites plantes. Nous

descendimes avec moins de difficultés que je ne l'aurais supposé et nous atteignîmes , par une ravine étroite , au bord d'une rivière où notre tente avait été dressée. Le vent nous y fit passer une aussi mauvaise nuit que la précédente.

« Le lendemain 31 , nos fatigues recommencèrent , nous franchîmes des montagnes avec des peines infinies ; la force du vent nous obligea de mettre pied à terre au passage d'une rivière ; heureusement la rencontre d'un petit espace uni et couvert d'herbes le long de ses bords , nous procura la facilité de faire paître nos chevaux , qui eurent ensuite à gravir sur des pentes de collines rocailleuses. De leur sommet , on voyait les monts de l'intérieur de l'île , entièrement couverts de neige. L'aspect du pays que nous parcourions annonçait de toutes parts les révolutions causées par les éruptions volcaniques ; enfin la vue d'une cascade , qui se précipitait avec fracas du haut d'un rocher escarpé , au fond du Hval-Fiord ou baie des Baleines , rompit la triste monotonie des objets qui m'entouraient. Nous avons traversé la rivière qui reçoit ses eaux , et suivi la rive septentrionale d'un lac au milieu de débris de rochers entassés de tous côtés , et à dix heures du soir nous avons eu la satisfaction d'apercevoir de nouveau un espace verdoyant , sur les bords duquel un paysan a fixé sa demeure solitaire.